

---

Claire étoile du matin

Author(s): Richard WRIGHT and Boris Vian

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 120-135

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346688>

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

# *Claire étoile du matin*

par Richard WRIGHT

(Traduction de Boris Vian)

Debout, sa figure noire à quinze centimètres de la vitre humide, elle se demandait si, bon Dieu, il allait jamais cesser de pleuvoir. Ça pouvait durer comme ça toute la semaine, pensait-elle. Elle entendait la pluie résonner sur le toit et, haut dans le ciel trempé, ses yeux suivaient dans sa ruée silencieuse la flèche dorée du phare du champ d'aviation au delà de Memphis. En un instant, elle la voyait perforer l'obscurité dégoulinante ; un instant, elle allait voler au-dessus de sa tête comme une épée étincelante, puis disparaître. Elle soupira, embêtée : « Johnny-Boy, il s'a été vagabonder toute la journée sans seulement des souliers convenables... » Par la fenêtre, elle contemplait la riche terre noire qui s'étendait devant elle dans la nuit. Il tombait plus de pluie que l'argile n'en pouvait absorber ; il y avait des mares partout. Elle bâilla et marmonna : « C' pluie, c'est bon et c'est moche. Peut ben faire sortir les plantes de c'terre, et peut t'fout' par terre dans c'cercueil de flotte. » Elle avait croisé les mains sur son estomac et l'air brûlant de la cuisine mouillait son front d'un voile de sueur. Du fourneau montait la douce rumeur du bois qui brûlait, et, de temps en temps, la marmite où frissonnaient des légumes éructait un épais borborygme.

— Mince, Johnny-Boy aurait ben pu laisser quelqu'un d'aut' faire c'te longue course sous la pluie. Les autres sont mieux équipés pour ça qu'lui. Mais non, naturellement ! Johnny-Boy n'est point l'gars à s'fier à personne pour rien faire. Faut qu'i fasse tout tout seul.

Elle jeta un coup d'œil à la pile de linge humide dans une bassine de zinc. « Bon... J'f'ras mieux d'm'y mette. » Elle se détourna, prit un fer à repasser avec un épais poignçon d'étoffe, l'effleura d'un geste rapide de son doigt mouillé de salive... Smiitss... « Ouais, c'est chaud ! » Se courbant, elle prit dans la

## CLAIRE ETOILE DU MATIN

bassine une chemise de travail bleue et la déploya en la secouant. Avec un mouvement d'épaule aisé, adroit, elle saisit le fer dans sa main droite ; les doigts de sa main gauche pêchèrent un morceau de cire dans une boîte en fer-blanc et un grésillement s'éleva tandis qu'elle en enduisait le fer. Maintenant, elle ne pensait à rien. Ses mains se laissaient aller à la routine du travail, longue comme sa vie. Etalant une des manches, elle passa et repassa le fer brûlant jusqu'à ce que la toile humide devienne raide. Elle était profondément absorbée dans son travail, et une vieille chanson surgit des jours lointains de son enfance et s'échappa de ses lèvres entr'ouvertes :

*C'est lui le lys de la vallée, la claire étoile du matin.*

*C'est lui l'plus beau, qu'mon âme a choisi entre dix mille...*

Une saute de vent chassa la pluie contre la fenêtre.

— Johnny-Boy d'vrait ben rev'nir manger son dîner. Oh ! Seigneur ! S'rait chic si Suc' v'nait manger avec nous à c'soir. S'rait comme el' bon vieux temps ! P'têt' qu'i s'ra pus ben long, 'près tout. C'lettr' qu'j'ai r'çue d'lui, l'aut' s'maine, où qu'i disait : Perds pas l'espoir... » Ouais, il faut garder l'espoir. Et alors ses deux fils, Suc' et Johnny-Boy lui reviendraient.

Avec un sursaut nerveux involontaire, elle s'arrêta, et, debout, prêta l'oreille. Mais on n'entendait que la chute monotone de la pluie. « Mince, j'ai point b'soin de m'conduire comme ça, pensait-elle. T'les fois qu'i sont su' l'point d'faire leurs réunions, j'ai l'cœur en l'air. J'éte un p'tit peu froussarde d'puis qu'Suc' est en prison. » Elle entendit tinter la pendule et regarda. « Johnny-Boy en retard d'une heure ! Sûr qu'l'a dû s'amuser, à faire tout c'chemin, à patauger dans c'boue. » Mais sa peur était une frayeur tranquille, plutôt quelque chose qui couvait sourdement qu'une crainte réelle ; des choses haïes qui l'enveloppaient de si près qu'elle pouvait en sentir le grain, comme lorsqu'elle laissait couler l'eau du robinet sur sa main par un matin d'hiver.

Elle se remit à repasser, plus vite, comme si elle se rendait compte que plus son corps s'absorberait dans le travail, moins elle penserait. Mais comment oublier Johnny-Boy, dehors, par ces chemins trempés, complotant avec ces communistes blancs et nègres pour la réunion de demain ? Juste ce que Suc' était en train de faire quand le shériff l'avait arrêté et l'avait assommé, en essayant de lui faire dire quels étaient ses camarades et où ils étaient. « Pauv' Suc' ! Sûr qu'i-z-ont dû batt' c'garçon horriblement. Mais, Dieu soit loué ! n'avait point parlé. Pas un dégonflé, Suc', sûr qu'non. L'a été un cœur de lion t'te sa vie. »

Tout ça, c'était arrivé l'année d'avant. Et voilà qu'à chaque

## PRESENCE AFRICAINE

nouvelle réunion ses vieilles terreurs renaissaient. Tandis qu'elle poussait son fer, les souvenirs de jours de labeur lui revenaient en grappes ; des jours de blanchissage et de repassage pour nourrir Johnny-Boy et Suc', occupés à travailler pour le parti ; des jours de marche, cinquante kilos de linge de blancs sur la tête, à travers les champs, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau. Mais, en ce temps-là, c'était un jeu, pour elle, que d'équilibrer cinquante kilos sur sa tête en évitant d'instinct les rangs d'épis et de plants de coton. La seule fois qu'ils lui avaient paru lourds, c'est le jour où elle avait appris l'arrestation de Suc'. Elle revenait un matin, un ballot sur sa tête, les bras ballants, marchant lentement en regardant devant elle, et alors Bob, le copain de Johnny-Boy, l'avait appelée de l'autre bout du champ, et il était venu et lui avait raconté que le shériff venait de pincer Suc'. Alors son paquet de linge était devenu plus lourd que tout ce qu'elle pouvait se rappeler.

Et maintenant, chaque semaine qui passait rendait les choses un peu plus lourdes, sans qu'elle l'avoue à personne. Les bassines d'eau, le fer à repasser et les paquets de linge devenaient difficiles à soulever, son dos lui faisait si mal ; et le travail allait moins vite, tout ça parce que Suc' était parti et qu'elle ne savait pas quand Johnny-Boy serait pris à son tour. Pour calmer l'angoisse pénible qui gonflait son cœur, elle fredonna, puis se mit à chanter doucement :

*Il me parle, il m'accompagne*

*Il me dit que je suis la seule...*

Honteuse, elle s'arrêta et esquissa un sourire. « Dirait-on pas que j peux pas oublier c'vieilles chansons, j'ai beau essayer tant qu'je peux... » Elle les avait apprises au temps où, petite fille, elle vivait et travaillait à la ferme. Les lundis matins, dans les champs de maïs et de coton, de lentes plaintes tombaient des lèvres de sa mère, désolées et lancinantes ; et, plus tard, à mesure que les années se faisaient pleines d'amertume, elle avait pénétré leur signification profonde. Puis de longues heures passées à frotter les parquets pour quelques cents par jour lui firent connaître Jésus et le réconfort de s'attacher à Lui, et, comme Lui, de souffrir sans un murmure. Elle avait mis dans ses chansons tous les désirs de sa vie, soutenue par une foi qui dépassait ce monde. L'image de l'homme cloué sur la croix, Sa descente au tombeau glacé, Sa résurrection et Sa transfiguration — Lui, souffle et argile, Dieu et homme — tout cela avait axé son âme sur une imagerie brillante qui transformait sa vie en une vision merveilleuse.

Mais, à mesure qu'elle vieillissait, une montagne blanche et

froide — les blancs et leurs lois — envahissait sa vision, arrêtaient les chansons et leur paix ensorcelante. Dans son idée, cette montagne blanche était la tentation, faite pour l'attirer loin du Seigneur, envoyée par Lui pour qu'elle y résiste et sorte plus forte de la lutte, comme le Christ était sorti grandi de sa tombe. Les jours de douleur consolidaient sa foi et elle s'était prise à s'attacher avec une joie amère à l'adversité ; elle avait respecté les lois des blancs avec un sourire calme de secrète connivence.

Lorsque le ciel lui eut ravi sa mère sur un char de feu, la vie lui apporta un rude travailleur et deux bébés noirs qu'elle enveloppa tous trois dans la magie et le miracle de sa vision. Alors, Dieu lui-même tint à l'éprouver : son homme mourut ; elle supporta ce coup avec la force qu'elle puisait dans la grâce de sa vision ; et, peu à peu, le souvenir même de son homme se fondit dans cette vision, et elle restait seule avec deux garçons noirs qui devenaient lentement des hommes.

Et puis, un jour, le chagrin la toucha au cœur lorsque Suc' et Johnny-Boy s'en allèrent gagner leur vie. Elle avait tenté de leur faire entrevoir sa vision, mais ils ne voulaient pas la connaître. Et elle pleura lorsqu'ils commencèrent à se glorifier des forces que leur conférait une autre vision, neuve et terrible.

Mais elle avait continué de les aimer, tout comme elle les aimait maintenant, et son cœur les avait suivis en saignant. Que pouvait-elle faire d'autre, vieille femme dans un monde étrange ? Et, jour après jour, ses enfants avaient déchiré devant ses yeux son ancienne vision, pour lui en forger une autre, image par image, une différente, mais assez grande et forte pour la transporter dans la lumière d'une grâce nouvelle. Les maux et les souffrances des hommes de couleur avaient remplacé l'image de Celui qu'on avait cloué sur la croix ; les timides débuts du parti devenaient une seconde Résurrection ; et la haine de ceux qui détruisaient sa foi neuve avait accru en elle un désir de savoir la mesure de ses forces nouvelles.

— B'Dieu, Johnny-Boy, disait-elle parfois, j'voudrais ben qu'i-z-essayent, ces blancs, de m'faire dir' *qui c'est qu'est* du parti et qui c'est qu'en *est pas*. J'voudrais qu'i-z-essayent, rien qu'un' fois, et j'leur montrerai quèque chos' qu'i-z-en auraient jamais cru capable un' femm' de couleur.

Mais parfois, comme ce soir, perdue dans son travail, source d'oubli, le passé et le présent se mélangeaient dans sa tête ; elle peinait sous une étrange étoile pour une nouvelle liberté, et les vieilles chansons s'échappaient de ses lèvres avec leur douceur frauduleuse.

## *PRESENCE AFRICAINE*

Le fer refroidissait. Elle remit du bois dans le feu, revint à la fenêtre et guetta la lame de lumière jaune qui tranchait l'obscurité spongieuse. « Johnny-Boy est point 'core là. » Puis, avant d'en prendre conscience, elle resta muette, écoutant. Derrière les tambourins de la pluie, elle entendit le clapotis de pieds dans la boue. « C'est point Johnny-Boy. » Elle aurait reconnu entre mille ses grandes enjambées pesantes. Elle entendit des pas sur le porche. Une femme... Elle entendit un poing nu frapper trois coups, puis un. C'quelqu'un d'ses camarades ! Elle déverrouilla la porte, l'entr'ouvrit de quelques centimètres et recula devant la ruée glaciale du vent humide.

— Qui qu'est ?

— C'est moi.

— Qui ?

— Moi, Reva...

Elle ouvrit la porte.

-- Dieu ! Entr' ici, m'n'enfant...

Elle s'écarta d'un pas et une blonde fille mince, à la peau blanche, entra en trombe; elle repoussa la barre et entendit la fille souffler et secouer ses vêtements trempés. « Quèqu' chose n'va point, Reva n'aurait point fait deux kilomètres pour v'nir chez mé dans tout'c'cochonnerie pour ren ! C'fille est accrochée sur Johnny-Boy. J'me d'mande si l'y est arrivé quèque chose. »

— Ent' dans not' cuisine, Reva. L'y fait chaud.

— Seigneur ! Sûr que j'suis mouillée.

— Quèqu' tu t'attendais d'êt' 'vec c'te pluie ?

— Johnny-Boy, l'est point là, à c't'heure ? demanda Reva.

— Nain. Et c'point la peine ed' s'en faire pour lui. 'lève donc ta chaussure ! Tu veux-t-i attraper la p'tit' mort ?

Elle regarda dans le vide d'un air absent. « Ouais, c'est quèque chose qu'ça cloche au sujet du parti ou de Johnny-Boy. Seigneur ! j' me d'mande si son père i sait comment qu'elle est avec Johnny-Boy ? »

— Mignonne, t'aurais donc point dû sortir par c'cochon d'temps-là.

— Fallait que j'vienne, Tante Sue.

Elle emmena Reva à la cuisine.

— 'lève ta chaussure et 'proche-toi du fourneau, qu'tu t'sèches.

— Tante Sue, j'ai quèque chose à t'dire.

Ces mots lui coupèrent le souffle. « J'parie qu'c'est au sujet d'Johnny-Boy. »

— Quoiqu' c'est, mignonne ?

— Le shériff est v'nu, c'soir. V'nu voir p'pa.

## CLAIRE ETOILE DU MATIN

- Oui ?
- L'a été renseigné par quelqu'un sur c'te réunion de d'main.
- C'est-y Johnny-Boy, Reva ?
- Oh ! non, tante Sue. J'ai pas entendu un mot d'ça. Tu l'as-t-y point vu c'te nuit ?
- L'est point 'core rentré manger.
- Où qu'i peut être ?
- Dieu l'sait, m'n'enfant.
- Faut qu' quèqu'un prévienne les camarades que c'te réunion est en l'air, dit Reva. L'shériff a des hommes qui surveillent not' maison. L'a fallu que j'me faufile dehors pour v'nir ici sans m'faire suivre.
- Reva ?
- Ouais ?
- J'suis un' vieille femm' et j'veux qu'tu m'dises la vérité.
- Quoi, Tante Sue ?
- T'essays pas d' me fair' marcher, pas ?
- T' faire *marcher* ?
- Pour Johnny-Boy.
- Oh ! bon Dieu, non, Tante Sue !
- Si y a quèque chose d'embêtant, dis-le-moi tout d' suite, mignonne. J' tiendrai l' coup.

Elle était debout devant la planche à repasser, ses mains, comme d'habitude, croisées sur son ventre, regardant Reva enlever ses souliers trempés. Elle sentait que Johnny-Boy était déjà perdu pour elle ; elle sentait d'avance la douleur qu'elle éprouverait lorsqu'elle en serait sûre ; et elle sentait qu'il lui faudrait être forte et la supporter. Comme un nageur emporté par un courant rapide dont il sait où il l'entraîne et qu'il ne veut pas suivre, mais auquel il lui faut s'abandonner jusqu'au bout.

- Ça n'a aucun rapport avec Johnny-Boy, Tante Sue, dit Reva. Mais faut qu'on fass' quèqu' chose, sinon on est tous dans l' bain.
- Comment que l' shériff a su, pour c'te réunion ?
- C'est ça qu' p'pa voudrait savoir.
- Y en a-t-i' un qu'a joué les Judas ?
- Sûr qu' ça en a l'air.
- J' parie qu' c'est encore un d' ces nouveaux, dit-elle.
- C'est pas facile à dire, dit Reva.

— 'coute ici, Reva, faudrait qu' tu restes ici, à t' sécher, mais tu f'rais mieux d' t'en r'tourner dir' voir à ton pé qu' Johnny-Boy il est point là et que j' sais point quand c'est qu'on va l' voir. Faut absolument qu' *quelqu'un* dise aux camarades d' pas s'approcher d' chez ton pé.

## PRESENCE AFRICAINE

Le dos tourné à la fenêtre, elle regardait les grands yeux bleus de Reva. Pauv' p'tupée ! Faut qu'é fass' tout c' sale chemin ! Elle était désolée pour Reva, mais pas un instant elle ne pensa qu'on pouvait éviter ça. En tant que femme, Reva n'était pas suspecte : elle *devait* y aller. C'était aussi normal pour Reva de retourner par la pluie froide que ça l'était pour elle de repasser nuit et jour ou pour Suc' d'être en prison. En ce moment, Johnny-Boy était dehors, dans cette campagne obscure, et tâchait de rentrer. Seigneurs, les laiss' point l' prendr' cette nuit ! Malgré elie, elle était tirillée à l'intérieur. Elle aimait son fils et, de ce fait, elle aimait ce qu'il tentait d'accomplir. Johnny-Boy n'était heureux que lorsqu'il s'occupait du parti, et l'amour qu'elle avait pour lui ne cherchait que son bonheur. Elle frissonna, réfléchissant durement pour préciser sa pensée : pour elle, tenter d'arrêter Johnny-Boy, c'était admettre que toute la peine de ces années ne signifiait rien, et le laisser continuer, cela voulait dire que, tôt ou tard, il serait pris comme Suc'. A voir les choses en face, elle se sentit un peu étourdie, comme si, dans l'ombre, elle se fût heurtée à un mur nu. Mais dehors, dans la pluie, il y avait des gens, des blancs et des noirs, qu'elle connaissait depuis toujours. Tous ces gens avaient confiance en Johnny-Boy. Ils l'aimaient bien et le considéraient comme un homme, comme un chef. Oui, faut qu'i' continue. I' peut pas s'arrêter maintenant. Elle regarda Reva ; la petite pleurait et remettait ses chaussures à contre-cœur.

- Pourquoi c'est-y qu' tu pleures comme ça, fillette ?
- T'as perdu Suc' et v'là maint'nant qu' t'y envoies Johnny-Boy.
- J' dois l' faire, ma mignonne.

Elle se sentit heureuse d'avoir pu répondre ça. Reva se fiait aux noirs, et pour rien au monde elle n'aurait voulu faiblir devant elle. Dans la fidélité de Reva et dans son acquiescement, elle avait rencontré les premiers sentiments d'humanité. L'amour de Reva était sa protection contre la honte et l'avilissement. Si, dans les jeunes années de sa vie, la montagne blanche l'avait durement rejetée de la terre, dans sa vieillesse, l'amour de Reva l'y ramenait, comme le phare qui balayait la nuit, dehors. Elle entendit Reva sangloter.

- Chut, mignonne.
- Mon frère, il est aussi en prison. M'man elle pleure tous les jours.

Elle aida Reva à remettre son manteau ; ses doigts sentirent la chair mince des épaules de la jeune fille. L'a point assez à manger, pensa-t-elle. Elle entourra Reva de ses bras et la serra contre elle un instant.



- Arrête-toi d' pleurer, maintenant.
- J' p..., j' peux pas m'empêcher...
- Tout ira très bien. Johnny-Boy, i' va rev'nir.
- Tu crois ?
- Sûr, mignonne. Turellement, i' va rev'nir.

Elles se turent. Et maintenant, elles étaient devant la porte. Dehors, elles entendirent la pluie ruisseler dans les ornières du chemin.

— Vous n'oubliez point d'envoyer Johnny-Boy dire aux geus d'pas s'approcher d'la maison du pé, dit Reva.

— J'lui dirai. Sois tranquille.

— Au r'voir.

— Au r'voir.

Appuyée au montant de la porte, elle secoua lentement la tête et regarda Reva disparaître à travers la pluie.

## II

De nouveau elle était retournée à son repassage, lorsqu'elle entendit le bruit de succion de pas dans la boue de la cour ; pas que de longues années de guet lui firent reconnaître pour ceux de Johnny-Boy. Mais cette nuit, avec cette pluie et ces craintes, ce retour était presque un départ ; presque plus qu'elle ne pouvait endurer. Des larmes jaillirent de ses yeux et elle les essuya d'un revers de main. Elle sentait qu'il revenait pour qu'elle le renvoie ; le voir maintenant, c'était lui dire adieu. Mais c'était un adieu qu'elle savait ne jamais pouvoir dire ; leurs rapports n'étaient pas de cette sorte. Ils pouvaient rester tout un jour assis dans la même pièce sans parler ; elle était sa mère, et lui son fils. La plupart du temps, un signe de tête ou un grognement leur suffisaient pour exprimer ce qu'ils avaient à se communiquer. Elle ne tourna même pas la tête lorsqu'elle l'entendit marcher dans la cuisine. Elle l'entendit prendre une chaise, s'asseoir, soupirer et retirer ses chaussures boueuses ; elles tombèrent sur le sol avec un bruit sourd. Bientôt, la cuisine fut pleine de l'odeur de ses chaussettes qui séchaient et de sa pipe. C'garçon a faim ! Elle s'arrêta et le regarda par-dessus son épaule ; il tirait sur sa pipe, la tête rejetée en arrière et les pieds sur le coin du fourneau. Ses paupières étaient baissées et ses vêtements humides fumaient sous la brûlure du feu. Seigneur ! C'garçon r'semble d'plus en plus à son pé tous les jours que l'hon Dieu fait, rêvait-elle, les lèvres tirées par un lent et léger sourire. I tient cette pipe dans sa bouche exactement comm' i f'sait, son pé. J'me d'mande comment qu'i s's'raient entendus si son pé était encore en vie. J'pense qu'i s's'raient

## *PRESENCE AFRICAINE*

ben plus, i sont tellement pareils. Elle désira qu'il y ait eu d'autres enfants que Suc', comme ça Johnny-Boy aurait été moins seul. Un homme a b'soin d'un' femm' à ses côtés. Elle pensa à Reva ; la plus grande chaleur qu'ait jamais ressenti son cœur, c'est quand elle avait appris que Reva aimait Johnny-Boy. Mais, derrière Reva, il y avait des figures blanches et froides. S'ils le savent, ça veut dire la mort... Elle sursauta en entendant la pipe de Johnny-Boy claquer contre le plancher. Elle le vit la ramasser ; il lui sourit timidement et hocha la tête.

— Dieu, c'que j'm'endors, grogna-t-il.

Elle alla prendre un oreiller dans sa chambre et le lui tendit.

— Tiens, dit-elle.

— Mmmmm...ci, dit-il, coinçant l'oreiller entre sa tête et le dossier de la chaise.

Ils se taisaient de nouveau. Oui, il faudrait qu'elle lui dise de repartir dans cette nuit froide et cette saleté ; peut-être pour se faire prendre, peut-être pour la dernière fois... elle ne savait pas. Mais elle le laisserait manger et se sécher avant de lui dire que le shériff était au courant de la réunion qu'ils tenaient chez Lem le lendemain. Et elle lui ferait prendre une bonne dose de bicarbonate avant de le laisser s'en aller ; le bicarbonate, ça coupe net un rhume. Elle regarda le réveil. Onze heures. On a encore du temps. Etendant un journal sur le côté du fourneau, elle disposa une pleine assiettée de légumes, une fourchette, un couteau, une tasse de café, une tranche de pain de maïs et un saladier de pêches au sirop.

— Ton dîner, l'est prêt, dit-elle.

— Oui... dit-il.

Il ne bougea pas. Elle se mit à repasser. Maintenant, elle l'entendait manger. Lorsqu'elle cessa de percevoir le tintement du couteau sur l'assiette, elle sut qu'il avait fini. Il était presque minuit. Elle voulait le laisser se reposer encore un peu avant de le lui dire. Jusqu'à une heure, peut-être. Il est si fatigué. Elle termina son repassage, rangea la planche et empila les vêtements dans le tiroir de sa commode. Elle se versa une tasse de café noir, attira à elle une chaise, s'assit et but.

— T'es presque sec, dit-elle sans le regarder.

— Oui... dit-il, se tournant brusquement vers elle. Le ton sur lequel elle avait parlé venait de lui faire comprendre que ce n'était pas tout. Elle vida sa tasse et laissa passer un moment.

— Reva est v'nue.

— Oui ?

— L'est r'partie y'a à peu près une heure.

## CLAIRE ETOILE DU MATIN

— S' qu'elle a dit ?

— L'a dit qu'on père, Lem, l'avait eu la visite de c'shériff aujourd'hui.

— Propos d'la réunion ?

— Oui.

Elle le vit fixer les braises rougeoyantes à travers les fentes du fourneau et passer nerveusement ses mains dans ses cheveux. Elle savait qu'il se demandait comment le shériff était au courant. En silence, il allait, sans dire un mot, poser une question et, en silence, elle allait répondre. « Johnny-Boy, l'est trop confiant », pensa-t-elle. « L'essaye d'agrandir l'parti, et i prend des gars sans attendre assez pour les connaître. On peut pas s'fier à tous les blancs qu'on rencontre. »

— Tu sais, Johnny-Boy, t'as admis pas mal de ces blancs, y a pas longtemps...

— Oh ! m'man...

— Mais, Johnny-Boy...

— J' t'en prie, m'man, m'parl' pas d'ça maint'nant.

— T'es pas 'core trop vieux pour 'couter et t'instruir', fiston, dit-elle.

— J'sais c'que tu vas m'dire, m'man. Et t'as tort. Tu peux pas juger un type, just' d'après c'que tu penses de lui, et en fonction du temps qu'tu l'connais. Si on s'met à faire ça, on n'aura plus personne dans l'parti. Quand les types te donnent leur parole qu'i sont avec toi, t'es forcé d'les prendre. On sont trop peu pour ête regardants.

Il se dressa brusquement, fourra ses mains dans ses poches et resta face à la fenêtre ; elle regarda son dos pendant un long silence. Elle connaissait sa foi ; elle était profonde. Il avait toujours dit que les noirs ne peuvent pas combattre les patrons tout seuls ; un homme ne peut pas se battre contre le monde entier. « Mais il y croit si dur qu'il en est aveugle », pensa-t-elle. De temps à autre, ils avaient déjà eu cette discussion, et toujours, elle heurtait ses impressions à la dure nécessité des raisonnements de son fils et toujours elle perdait. Elle secoua la tête. « Pauv' Johnny-Boy, i sait pas. »

— Mais c'est aucun des nôtes qui l'a dit, Johny-Boy, dit-elle.

— Comment qu'tu l'sais ? demanda-t-il.

Sa voix était basse, avec une trace de colère. Il était toujours face à la fenêtre et, de temps à autre, la lame de lumière jaune s'accrochait au dur profil de sa figure noire.

— C'est que j'les connais, dit-elle.

— C'est *n'import'qui* qu'a pu l'dire, dit-il.

— C'est pas un des nôtes, répéta-t-elle.

## PRESENCE AFRICAINE

Elle vit sa main ébaucher un rapide geste de dégoût.

— Les *nôtes* ! M'man, bon sang de bon Dieu, qui c'est les *nôtes* ?

— Les gens avec qui on est né et avec qui on a grandi, fiston.  
Les gens qu'on *connaît*.

— On peut point fai' grandir l'parti comm' ça, m'man.

— Ça a dû être Booker, dit-elle.

— T'en sais rien.

— ...ou Blattberg...

— Au nom du ciel !

— ...ou n'import' lequel des quat' ou cinq qu'ont adhéré la s'maine dernière.

— M'man, c'est just' qu'tas pas envie que j'sorte c'te nuit, dit-il.

— Ta vieille m'man veut qu'tu fasses attention, fiston.

— M'man, quand tu commences à t'méfier des types du parti, y a pas d'raison pour qu'ça s'arrête.

— Fils, j'connais tous les hommes et toutes les femmes noires dans c'te région du comté, dit-elle, se levant à son tour. J'les ai vus grandir ; j'ai même aidé à en mettre au monde et à en élever quéqu'z-uns. J'les connais *tous*, depuis tout l'temps. Y en a pas un d'eux qu'a pu parler ! Les gens que j'connais, i z'ouv'ent point leur port' pour d'mander à la mort d'rentre. Fiston, c'est un d'*ces blancs* ! R'tiens seulement c'que 'jte dis, et attends, et tu verras !

— Pourquoi qu'i faut qu'ça soye des *blancs* ? demanda-t-il.  
S'i z-ont parlé, c'est seul'ment des trait', rien d'aut'e.

— Fiston, r'garde c'qui t'crève les yeux.

Il secoua la tête et soupira.

— M'man, j'te l'ai bien dit cent fois. J'peux pas savoir si i sont blancs ou noirs. J'vois juste des riches et des pauvres.

Elle ramassa les assiettes sales et les empila dans une bassine. Du coin de l'œil, elle le vit s'asseoir et remettre ses chaussures mouillées. « I s'en va » ! Lorsqu'elle eut rangé la dernière assiette, il était prêt, réchauffant ses mains au-dessus du fourneau. « Encore quèques minutes et i va ête parti, comme Suc' peut-ête. » Sa gorge se serra. « Cett' lutte d' l'homme noir, ça prend tout ! Comm' qui dirait qu'Dieu, i nous a mis sur terr' just' pour nous écraser. »

— Garde-moi ça, m'man, dit-il.

Elle vit une liasse de billets fatigués dans sa main tendue.

— Non. Gard'-les. T'en auras p'têt besoin

— C'est pas à moi, m'man. Ça appartient au parti.

— Mais, Johnny-Boy, tu s'ras p'têt forcé d't'ensauver.

— J'me débrouillerai.

— Pense un peu à toi, fiston.

## CLAIRE ETOILE DU MATIN

— Si j'reviens pas, i z-en auront b'soin.

Il la regardait et elle regardait l'argent.

— Gard' ça, toi, dit-elle lentement. J'leur donn'rai l'argent.

— D'où ça ?

— J'en ai un peu.

— D'où qu'tu l'tiens ?

Elle soupira.

— J'ai 'conomisé un dollar par s'maine pour Suc', d'puis qu'il est en prison.

— Seigneur, m'man !

Elle lut dans ses yeux l'amour étonné et l'admiration. Gauchement, il remit l'argent dans sa poche.

— J'm'en vas, dit-il.

— Tiens. Bois c'verre d'bicarbonate.

Elle le regarda boire, puis lui prit le verre.

— Bon... dit-il.

— Enlève les papiers qu'tas dans tes poches.

Elle souleva la plaque du fourneau et il transvasa tous ses papiers de ses poches dans le feu. Elle le suivit jusqu'à la porte et le fit se retourner.

— Bon Dieu, tu veux fair' une révolution et tu peux même point fermer c'col. Ses doigts agiles boutonnèrent son col autour de sa gorge. Va !...

Il tira sur ses yeux le bord de son chapeau. Elle ouvrit la porte. Aussi soudainement que la bouffée de vent froid qui la frappa en pleine figure, il s'éloigna. Elle regarda les champs noirs et la pluie l'absorber peu à peu. Elle sentit ses yeux la brûler. Lorsque le dernier écho de ses pas se fut évanoui, elle ferma la porte, gagna son lit, se coucha, et tira la couverture sur elle, tout habillée. Au rythme de la pluie, ses pensées s'agitaient. Il est parti ! Seigneur ! J'sais qu'il est parti. Son sang lui paraissait glacé.

### III

Elle flottait dans un vide gris, quelque part entre le sommeil et le rêve — et puis, tout à coup, elle fut éveillée, entendant et percevant, à la même seconde, le tonnerre de la porte enfoncée et le vent froid qui emplit la chambre. Il faisait nuit noire et elle écarquilla les yeux, appuyée sur ses coudes, la bouche ouverte, retenant son haleine, les oreilles pleines d'un bruit de pas et de voix bourdonnantes. Elle le sut immédiatement. I'l'cherchent ! Puis, toute sa volonté tendue, elle fut debout, droite, attendant et écoutant.

— La lampe est allumée.

## *PRESENCE AFRICAINE*

- Tu la vois-t-y ?
- Non.
- Cherche dans la cuisine.
- Mince ! Ça pue l'nègre, ici.
- Dis donc, quelqu'un est là, ou on est v'nu.
- Oui. Y a du feu dans l'fourneau.
- P'têt' qu'il est v'nu et r'parti !
- Mon pote, vise ces pots d'confiture !
- Les nègres font d'la chouette confiture !
- Tâche de trouver l'pain !
- V'là du pain d'maïs !
- Eh ! Laisse-m'en !
- Molo, y en a des tas.
- J'vais ram'ner ces trucs-là chez moi !
- Vise un peu. Y a des légumes.
- Et du café chaud !
- Dites donc, les mecs, am'nez-vous, on est pas v'nus ici pour bouffer.

Elle descendit lentement jusqu'au vestibule. I l'cherchent, mais i l'ont pas 'core. Elle s'arrêta à la porte, ses mains noires et noueuses croisées sur son ventre, mais serrées, cette fois, si serrées que les veines saillaient. La cuisine était pleine de blancs avec des imperméables luisants de pluie. Malgré la lampe allumée, ils tenaient encore leurs torches électriques dans leurs poings rouges. Sur son plancher, elle vit les traces boueuses de leurs bottes.

- Vous, bande de blancs, sortez d'ma maison !

Il y eut un brusque silence. Toutes les têtes se tournèrent vers elle. Elle perçut un mouvement rapide mais ne comprit pas avant que quelque chose de brûlant et d'humide ne l'ait frappée en plein visage. Elle sursauta mais ne bougea pas. Avec calme, de la main gauche, elle essuya de ses yeux le jus chaud et grassex des légumes. Un des blancs lui avait lancé une poignée de légumes de la marmite.

- Quel goût ça a, vieille pute ?
- J' vous prie d' sortir d' ma maison.
- Elle vit le shériff se détacher du groupe et s'avancer vers elle.
- Allons, ma vieille...
- J' suis pas vot' vieille, vous, l' blanc.
- T'es pas dans ton assiette.
- Allez vous fair' fout' et sortez ces types de chez moi.
- On dirait qu' t'aimes point ça !
- Non, j'aime point ça. Vous l' savez ben qu' j'aime point ça.

## **PRESENCE AFRICAINE**

— Alors, quèqu' tu vas faire ?

— J' vous prie d' sortir d' ma maison.

— Tu radotes.

— Si c'est radoter que d' vous dir' d' sortir d' ma maison, alors j' radote.

Ses paroles sortaient en un murmure tendu ; mais, par derrière, elle les surveillait, réfléchissant, jaugeant les hommes.

— Ecoute, ma vieille, dit le shériff d'une voix douce et basse, j' suis v'nu ici t'aider. Comment qu' tu peux t' comporter comm' ça ?

— Vous avez jamais aidé personne d'puis qu' vous êtes né ! éclata-t-elle soudain. Pas même vous. Comment qu'un type comme vous m'aiderait-i ?

Un des blancs s'avança et se campa devant elle.

— Dis donc, la négresse, tu causes à des blancs.

— J' m'en fous à qui qu' je cause.

— Un jour, tu r'grett'ras d' t'en fout'.

— Pas avec des comme vous.

— T'as b'soin qu'on t'apprenne à êt' un' bonne négresse.

— C'est pas vous qui pouvez l' faire.

— Tu vas changer d' ton, hein ?

— Pas tant qu' mon sang i' sera chaud.

— Fais pas la maline.

— Sortez d' ma maison.

— Et si on en sortait pas ? dit le shériff.

— Vous êtes vingt cont' un' vieille bique ! Ah ! vous êtes-t-y pas fiers d'êt' si braves !

Le shériff lui saisit le bras.

— Ça va, assez comme ça. T'as assez radoté pour ce soir. Où qu'est ton sale nègre de fils ?

— Vous voudriez ben l' savoir.

— Tu veux t' faire démolir ?

— J'ai jamais vu l'un de vous qui soit pas assez lâche pour...

Le shériff la frappa en pleine figure de sa paume ouverte. Elle trébucha contre le mur et tomba à genoux.

— C'est-i ça qu' les blancs font aux femmes noires ?

Elle se remit lentement debout, sans même tâter l'endroit cuisant où elle avait reçu le coup, les mains croisées sur son ventre.

— J'ai jamais vu l'un d' vous qui soit pas assez lâche pour....

Il la frappa de nouveau ; elle chancela et s'abattit sur le côté quelques pas plus loin.

— C'est ça qu'on est assez lâches pour faire ?

De nouveau, elle se tint devant lui, les yeux secs, comme si elle

## *PRESENCE AFRICAINE*

n'avait rien reçu. Ses lèvres étaient paralysées et son menton ruisselait de sang.

— Oh ! laisse tomber. C'est l' nègre qu'on veut, dit l'un des hommes.

— Où qu'est ton sale nègre de fils ? demanda le shériff.

— Trouvez-le, dit-elle.

— Bon sang ! si i faut qu'on l' cherche, on l' descend.

— Ça s'ra point l' premier nègre qu' vous aurez descendu, dit-elle.

Elle était brûlante d'un orgueil amer. Rien au monde, elle le sentait, qu'ils ne puissent lui faire subir, et qu'elle ne soit capable d'endurer. Elle était debout sur une étroite parcelle de terre, elle se ferait tuer plutôt que de s'en laisser chasser. Et c'est là, à ce moment où le sang tiède coulait le long de son cou, qu'elle abandonna Johnny-Boy, qu'elle le livra aux blancs. Elle l'abandonna parce qu'ils étaient venus lui piétiner le cœur en lui demandant son fils, croyant l'obtenir en la frappant, croyant l'effrayer suffisamment pour qu'elle leur dise où il était. Elle l'abandonna parce qu'elle voulait que ces hommes sachent qu'ils n'obtiendraient pas ce qu'ils voulaient par la menace et par le meurtre.

— Où a lieu cette réunion ? demanda le shériff.

— Ça vous plairait de l' savoir ?

— Y va y avoir une réunion ?

— Pourquoi qu' vous m' le d'mandez ?

— Il y aura certainement une réunion, dit le shériff.

— Ah oui ?

— J'ai bougrement envie d' te faire cracher c' que tu sais.

— Vous êtes tellement malin, dit-elle.

— On n'est pas en train d' plaisanter.

— J'ai dit qu' vous plaisantiez ?

— Ton sale nègre de fils est quèque part dans c' coin, et on a l'intention de l' trouver, dit le shériff. Si tu nous dis où qu'il est, et si i cause, p't-êt' qu'i s'en tir'ra. Mais si i faut qu'on l' cherche, on l' tuera. Si i faut qu'on l' cherche, alors, prépare un drap pour lui coller d'ssus, d'main matin, pas ? Prépare un drap, parce qu'i s'ra mort.

— Ça s'ra point l' premier nègre qu' vous aurez descendu, répéta-t-elle.

Le shériff passa devant elle. Les autres suivirent.

« Vous avez point eu c' que vous vouliez ! pensa-t-elle, triomphante. Et vous l'aurez jamais ! »

Quelque chose en elle qui la brûlait douloureusement lui faisait percevoir la grandeur de sa victoire et sa liberté ; son cœur



## CLAIRE ETOILE DU MATIN

cherchait, et tentait de traduire les heures amères de sa vie en mots tels qu'ils soient forcés de s'apercevoir que ce qu'ils lui avaient fait n'était rien et qu'elle pouvait en endurer bien plus. Sa confiance surgit en elle avec tant de force qu'elle n'y voyait plus qu'à peine. Elle les suivit jusqu'à la porte, nouant et tordant ses doigts. Elles les vit descendre l'escalier jusqu'au sol boueux. Chaque révolution du faisceau jaune faisait luire la pluie qui tombait. Ses lèvres remuèrent, puis elle hurla :

— Vous n'avez point eu c' que vous vouliez et vous l'aurez jamais !

Le shériff s'arrêta et se retourna.

— Bon sang ! T'as assez causé comme ça.

— J' sais quand j'ai assez causé.

— Sûr qu' tu l' sais pas, dit-il. Tu sais pas quand t'as assez causé, mais moi, j' vais t' l'apprendre ce soir.

D'un bond, il remonta les marches et fut sur le porche. Elle recula vers le hall, le regardant en face.

— Tu vas m' dire quand tu vas t'arrêter, dit-il en reculant son poing.

Le coup l'atteignit en haut de la joue. Ses yeux tournèrent. Elle tomba face contre terre. Elle sentit sur ses tempes et sur son ventre le choc dur des talons de ses bottes humides.

— Cause un peu voir, encore...

Elle essaya, mais c'était impossible ; la douleur la paralysa et la terrassa. Elle s'évanouit et, dans le vide gris de l'inconscience, elle entendit quelqu'un dire : « *Oh ! bon Dieu ! laisse-la... C'est l' nègre qu'i nous faut !* »

(A suivre.)

RICHARD WRIGHT.

